

SB-Livres !

Mensuel
n°16 / 15 mai 2008

**Martin
AMIS**

**François-Marie
BANIER**

**Toby
BARLOW**

**Pascale
CLARK**

**René
FREGNI**

**Maggie
GEE**

**Serge
JONCOUR**

**Claire
MESSUD**

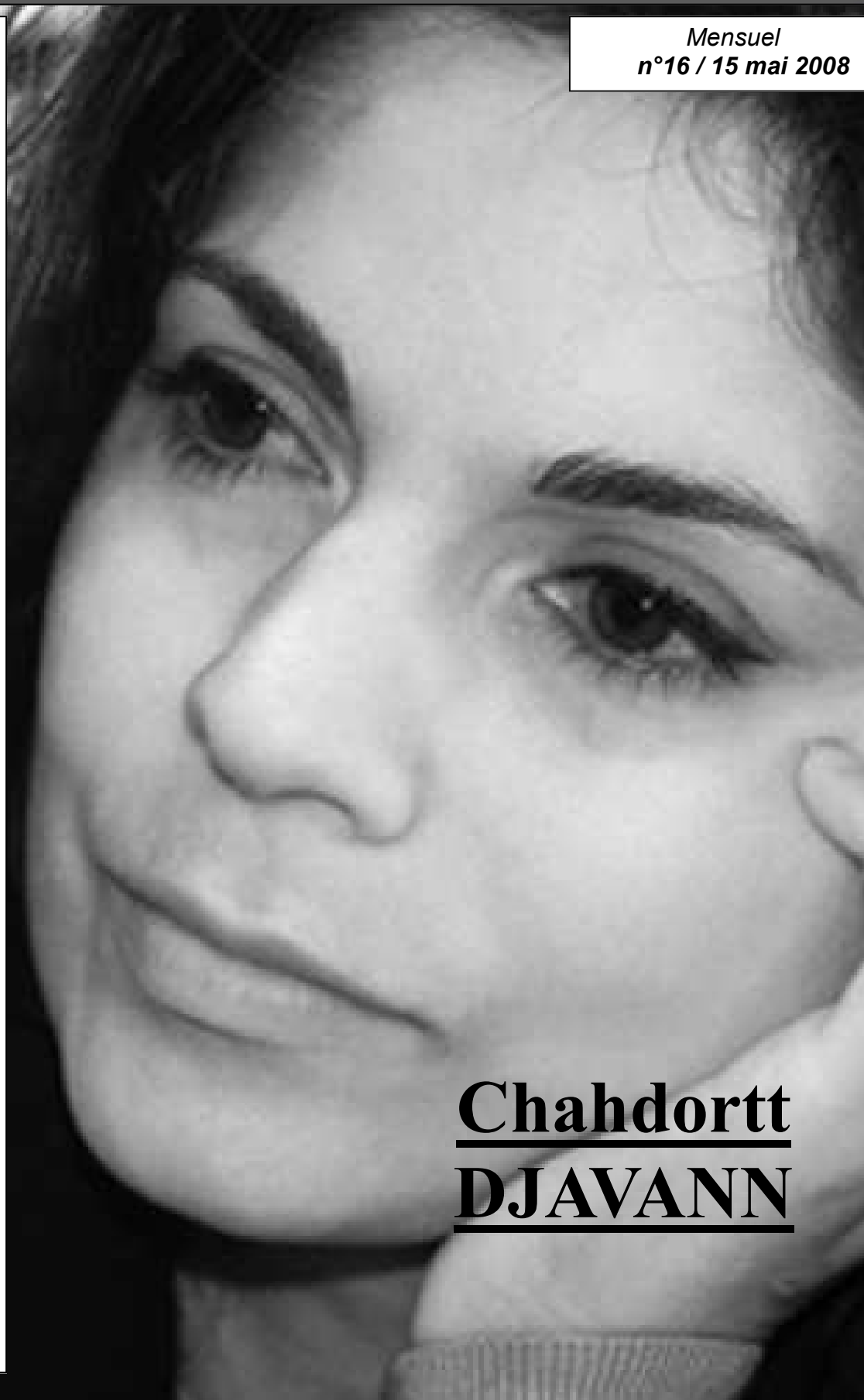
**Michel
QUINT**

**Matt
REES**

**Marion
RUGGIERI**

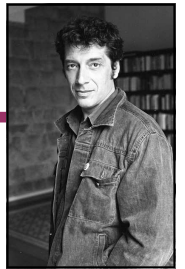
**Sandro
VERONESI**

**Chahdortt
DJAVANN**



Sommaire– n°16 / 15 mai 2008

Ça se dit: Paul FOURNEL, KRESSMANN TAYLOR, Lucie CECCALDI	4
L'événement: Chahdortt DJAVAN - « La muette »	5
Les romans: Pascale CLARKE, François-Marie BANIER, René FREGNI, Marion RUGGIERI, Michel QUINT, Serge JONCOUR	7
L'ailleurs: Martin AMIS, Matt REES, Claire MESSUD, Toby BARLOW	14
Les lettres du monde: Salman RUSHDIE, Geri HALLIWELL, Doris LESSING, Ma JIAN	19
Le coup de cœur: Sandro VERONESI - « Chaos calme »	20

**Pour mémoire**

Dans *SB-Livres!* n°14
(15 mars 2008):

- l'événement: Anna Gavalda
- l'histoire immédiate: F. Léotard
- les romans: A. Brochet, C. Montana, E. Orsenna, B. Kernel, J.-C. Rufin
- l'ailleurs: J. Updike, S. Auslander, B. Sansal, F. Grytten, A. Funder
- le coup de cœur: P. Grainville

C'est écrit...

« Être un auteur, c'est peut-être faire le mort, prendre la place du défunt et ne pas perdre de vue certaines perspectives ouvertes par des penseurs comme Foucault pour qui ce que l'écriture met en question est moins l'expression d'un sujet qui écrit que l'ouverture d'un espace où celui qui écrit ne cesse de disparaître ».

Enrique Vila-Matas. « Explorateurs de l'abîme » (Christian Bourgois)

« Il y a ceux qui me tapotent le dos et m'assurent, comme si j'avais raté mon bac, que je vais « finir par y arriver » (...) Il y a ceux qui allaient justement me téléphoner (...) Il y a ceux qui sont contents et qui ne savent pas le cacher, ceux qui sont tristes et qui ne savent pas le montrer; il y a celle qui me trouve une petite mine et qui, alors que je lui explique, me dit étourdiment: « Ah! oui, c'est vrai... », celle qui, à cinq mois de grossesse, m'a offert une layette- « Oui, je sais, ça porte malheur, mais on n'est pas superstitieux », celles qui me demandent si je me « sens coupable » ou si je « peux encore en avoir ». »

Camille Laurens. « Philippe » (Folio- Gallimard)

Crédits photos: Claude Wedscheider (p.1, 5). Philippe Matsas (p.7).

Catherine Helie (p.8, 12). D.R. (p.9, 18, 19). Patrick Swirc (p.10).

Arnaud Février (p.13). Jacques Sassier (p.14, 16). David Blumenfeld (p. 15).

Jerry Bauer (p.20).



**Prochain rendez-vous avec
SB-Livres! Le magazine,
le 15 juin 2008**

Ça se dit...

Académies L'Académie Goncourt qui, récemment, a abaissé l'âge de ses honorables membres a recruté deux « petits jeunes » : Patrick Rambaud et Tahar Ben Jelloun. L'Académie française, elle aussi, souhaite s'offrir une cure de jeunesse- ce qui explique la rumeur insistante selon laquelle, sous la Coupole, les « habits verts » aimeraient accueillir J.M.G. Le Clézio.

Paul Fournel Annoncé pour le 5 juin au Seuil, le nouveau roman de Paul Fournel, membre éminent de l'Oulipo. Le titre de son livre : *Méli-Vélo*. Sous la forme d'un abécédaire, il nous dit le monde du vélo, de la course cycliste (Tour de France, Paris-Roubaix, Giro,...), avec son panthéon, sa mythologie et son langage. Il le fait en écrivain

qui aime les mots et sait admirablement en jouer, mais aussi en amateur passionné. Sans oublier une visite dans les coulisses pas toujours très propres.

Kressmann Taylor Parution le 4 juin chez Flammarion de *Jours d'orage*, le livre posthume de Kressmann Taylor, décédée en 1997 à 94 ans. L'auteure, née à Portland, a d'abord travaillé dans la publicité avant de publier *Inconnu à cette adresse* en 1938.

Télévision Alors que PPDA fête cette année les 20 ans de son émission littéraire (*Ex Libris* puis *Vol de nuit*) sur TF1, France Télévisions songe à relancer, en septembre, un programme consacré essentiellement aux livres. Trois noms sont cités : François Busnel, Frédéric Ferney et Frédéric Taddeï.

Lucie Ceccaldi vs. Michel Houellebecq

C'est la polémique du mois. Le match mère- fils, Lucie Ceccaldi vs. Michel Houellebecq. La première, que le second avait prétendue morte, publie *L'Innocente* (Scali édit.)- et le moins qu'on puisse dire, c'est bien que ça décoiffe. Certes, le livre de la mère (83 ans) ne brille pas par une grande qualité littéraire mais voilà, en quelques pages, la dame dézingue son fils... Extraits : « Mon fils qu'il aille se faire foutre par qui il veut avec qui il veut, j'en ai rien à cirer. Mais si, par malheur, il remet mon nom sur un truc, il va se prendre un coup de canne dans la tronche, ça lui coupera toutes les dents, ça, c'est sûr ! » Encore : « Avec Michel, on pourra commencer à se reparler le jour où il ira sur la place publique, ses *Particules élémentaires* à la main, et qu'il dira : « Je suis un menteur, je suis un imposteur ».

C'est dit...

David Lynch : « *Il est faux de penser que la souffrance et la colère aident à la création. Plus on est heureux, moins on est sujet à l'anxiété, à la mélancolie, à la tristesse, plus on est apte à entreprendre des choses.*

C'est ce que m'apporte la méditation transcendantale. Grâce à cette pratique, je sens beaucoup de bonheur venir de l'intérieur. Il est arrivé que des idées me viennent au cours d'une séance de méditation, ce fut le cas pour Mulholland Drive mais c'est d'abord une façon d'atteindre une forme de paix intérieure qui vous apporte une incroyable

énergie positive, créatrice. Et c'est très facile à expérimenter.

Même un enfant de 10 ans peut s'y mettre ».

(Le Parisien / Paris, 11 mai 2008)

Jean-Yves Cendrey : « *Il est possible d'écrire et de lire des histoires bien propres, bien gentilles, et pleine d'espoir. Je n'arrive pas à les aimer, à en voir l'utilité. Je n'aime pas les gens. Je n'aime pas ce monde complètement bordélique où l'on arrive à saluer la médiocrité, la complaisance. Je ne peux écrire que ce que j'ai connu, à savoir la folie, la violence. Je décris ce monde-là, et ma propre expérience peut servir à expliquer comment tout cela est possible ».* (fluctuat.net / Paris, mai 2008)

Dan Franck : « *Ecrire, ce n'est pas se mettre nu, contrairement à ce qu'on dit. C'est se mettre nu et se rhabiller. Ce que j'ai fait avec Roman Nègre. Cela s'applique aussi aux nègres mais, dans mon esprit, d'abord aux écrivains. (...) J'adore le jeu intellectuel de se creuser les méninges. J'aime jouer quand j'écris. Le jeu est constitutif de ce livre-ci. Ecrire sur les nègres, c'est-à-dire écrire sur l'écriture, suppose une « supraécriture », donc des styles différents, des interlocuteurs qui parlent différemment, une structure. C'est un livre sur les écritures, avec des histoires de négritude dans la main d'un romancier ».*

(Le Soir / Bruxelles, 2 mai 2008)



Chahdortt DJAVANN : « La muette »

D'abord, un avant-propos d'un éditeur. Qui précise avoir reçu d'Iran, posté par un journaliste, le texte qui emplit les pages suivantes. Puis, le récit écrit en prison par Fatemeh, une jeune fille de 15 ans, condamnée à mort par pendaison. Un texte court (moins de cent pages), dense, violent, tendre, incisif- c'est *La muette*, le nouveau roman de Chahdortt Djavann, brillante auteure arrivée en France en 1993 sans connaître un seul mot de français et qui publia *Je viens d'ailleurs*, son premier roman en 2002...

Là, avec *La muette*, elle monte en tension. Pour décrire le quotidien de la pauvreté en Iran. Pour raconter un amour passionnel entre une tante (la muette) et sa nièce. Pour glisser, encore, quelques infos sur la société des mollahs et autres imams. Pour ne pas totalement désespérer de l'être humain. *La muette*, journal des derniers jours d'une condamnée à mort, demeurera,

*Journal des
derniers jours
d'une condamnée
à mort de 15 ans
en Iran, La muette
de Chahdortt
Djavann demeurera
l'un des livres
les plus intenses
de cette année 2008*

c'est sûr, l'un des livres les plus intenses de cette année 2008. Rencontre avec l'auteure.

De la lecture de votre livre, on ne sort pas indemne. On en reste marqué profondément. Vous recherchez cela, justement, frapper le lecteur...

Oui... Et depuis la parution de *La muette*, beaucoup de gens me disent que c'est un livre qui bouleverse, qui nous prend et dont on a du mal à sortir.

Très vite, c'est vrai, on est happé par le récit. Mais, franchement, l'introduction écrite par l'éditeur, ça relève de la technique !

C'est toujours très difficile de répondre... Mon but était de rendre absolument palpable et très véridique un récit dont, par essence, l'arrivée dans la main des Occidentaux tiendrait de la

Suite page 6 .../...

L'ÉVÉNEMENT

.../... Suite de la page 5

plus haute improbabilité. Et je dois dire que des lecteurs ont même pensé que c'était un récit véridique que j'ai traduit ! Ça prouve que j'ai réussi le pari... Je voulais qu'on soit entraîné dans une histoire, qu'on vive cette histoire de l'intérieur.

La forme du récit vous est venue dès le début de l'écriture ?

Cette histoire, je l'avais en tête depuis plus de deux ans. Je passe à l'acte d'écriture lorsqu'une histoire s'impose vraiment, que je ne peux pas faire autrement. Je dormais avec cette histoire, je me réveillais avec elle, je ne vivais plus, je me suis enfermée pour le rédiger. J'ai écrit le livre en trois semaines...

Pour vous, il y avait urgence à écrire *La muette* ?

Il fallait absolument que j'écrive ce livre. Je ne pouvais pas ne pas le faire-d'ailleurs, quand j'écris, c'est qu'il y a une nécessité absolue. Et à la fin de l'écriture, couper le cordon a été très difficile- oui, je me suis absolument identifiée à cette jeune fille en prison. C'est sûrement la raison pour laquelle on entend cette voix du fond d'une prison en Iran...

Jour et nuit, vous étiez hantée par le personnage de Fatemeh ?

Oui... J'étais les deux héroïnes, Fate-

Dans la presse

LE CANARD ENCHAÎNÉ

(16 avril 2008)

«Ce bref roman de Chahdortt Djavann, dur et aiguisé comme une pierre, est un cri de révolte, de « fureur capable d'embraser toute la ville », lancé contre le régime hypocrite et sauvagement machiste des mollahs, ces « tartuffes blessés ». Exilée adolescente d'Iran et devenue écrivain en France et en français, Djavann renoue avec la veine iranienne de son premier livre, *Je viens d'ailleurs* (2002), dans un style d'une force tendue, et d'une beauté concentrée. Une pierre- précieuse- dans le jardin de l'indifférence ».

« Je dormais avec cette histoire, je me réveillais avec elle, je ne vivais plus »

meh et sa tante, la muette... Il y a des auteurs qui écrivent comme si quelqu'un leur murmure à l'oreille- moi, non : je suis mes personnages. Surtout pour ce livre.

S'identifier aux personnages, dites-vous... Vous éprouviez les mêmes sensations que Fatemeh, que la muette ?

Absolument... Ce n'était pas difficile pour moi... On n'en sort ni abîmée ni libérée mais transformée. Dans la vie, on est perpétuellement transformé. Je ne suis pas celle que j'étais il y a un an. C'est ça l'identité, l'altérité. Ce livre m'a amenée, à mon corps défendant, très loin...

De nombreux lecteurs s'interrogent, et le disent sur les forums d'Internet : qu'y a-t-il de véridique dans cette histoire de Fatemeh et de sa tante ?

Bien sûr, l'histoire est une fiction mais il se trouve que l'un de mes prénoms, le premier, est Fatemeh. Moi aussi, j'ai été condamnée à mort en Iran, j'y ai échappé. Et la troisième ressemblance : j'écrivais déjà à 15 ans. Le reste est fiction... Une fiction basée sur des faits divers, pas une fiction invente juste pour le plaisir de créer une situation tragique. En Iran, il y a des pendaisons de fillettes de 14, 15 ans... il y en a même eu une de 12 ans...

A travers la fiction, *La muette* peut

aussi être tenu comme un acte politique, de dénonciation du régime iranien...

Personnellement, je n'éprouve aucun intérêt pour la littérature où l'on se regarde écrire. Pour moi, ce ne sont pas des écrivains mais des « écrivants », des gens qui savent écrire- ce qui n'est pas mon cas... Je prends très au sérieux l'écriture, c'est la chose la plus essentielle dans ma vie... Une histoire comme *La muette* ne supporte pas la littérature des « écrivants ». A chaque histoire, il faut trouver le style qui lui convient. Je n'ai pas un seul style, je ne me suis pas forgée un style d'écriture qui serait toujours identique. L'écriture m'est venue après avoir été hantée par cette histoire. L'écriture s'impose d'elle-même : ce n'est pas moi qui choisis l'écriture, c'est l'écriture qui m'emmène. C'est comme un ruisseau qui coule, c'est comme ça, ça ne peut être autrement...

Le livre est très court- moins de 130 pages...

Je n'ai pas voulu des monstres et des gens bien. Alors, ce ne pouvait pas être un livre de 300 pages. Moi, quand je lis, je préfère rester sur ma faim que sauter des pages. Alors, oui, j'ai voulu une histoire courte dans laquelle je pouvais créer de vrais personnages.

Vous êtes arrivée en France en 1993- aujourd'hui, vous vous sentez Iranienne, Française...

Je suis une femme et une écrivain, mon appartenance identitaire s'arrête là !
Propos recueillis par ©Serge Bressan



>A lire :
La muette,
de Chahdortt Djavann.
Flammarion, 128 pages, 14 €.

Pascale CLARK : « Après, Fred Chichin est mort »

*Troisième livre pour Pascale Clarke.
Un joli titre : Après, Fred Chichin est mort,
mais surtout une belle réussite*

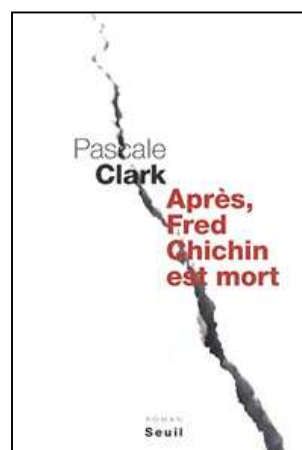


On se dit : encore un(e) journaliste qui se prend pour un(e) écrivain(e). Et puis, ce titre : *Après, Fred Chichin est mort*. Joli titre, littéraire aussi mais qui peut également transpirer l'air du temps, la « branchitude », l'effet de manche... On se dit... Mais, à l'écriture, il y a Pascale Clarke. Voix de télé (sur Canal+), elle signe là donc son troisième texte, après *Tout le monde fait l'amour* et *Merci de votre attention*. Une réussite cinglante, qui va déranger les tenants de l'écriture ampoulée et tournicotante de prétention.

Clarke en mots, c'est haché, rythmé, séquencé... *Après, Fred Chichin est mort*, c'est l'histoire d'un chagrin d'amour happé par une réalité bling-bling, celle imposée à la France depuis le 6 mai 2007 par Nicolas Sarkozy. Au fil des pages, « ma France d'après, c'est la vie sans toi. En jours, en heures, en minutes sans toi. J'avais un amour et subitement, du jour au lendemain, après, j'ai eu un chagrin », il y a de la rupture. Amoureuse, celle de Pascale Clarke. Politique, celle de Sarkozy. On est là non pas dans l'autofiction si chère à Christine Angot, mais dans la « réal-fiction » qu'on peut retrouver chez Annie Ernaux. Terrible constat : « Depuis ton départ, ton absence prenait toute la place ».

De Cannes en Sarkozie, Pascale Clarke dessine un roman, séquence après séquence, plan par plan. Elle aime à évoquer Jude Law ou encore *My Blueberry Nights* du réalisateur Wong Kar-Wai. Et surtout, elle a su éviter le piège d'un tel projet, d'un tel projet : livrer un texte aussi précieux que prétentieux. *Après, Fred Chichin est mort* est un beau livre d'amours froissées. A lire en écoutant Jacques Brel ou Rufus Wainwright...

©Serge Bressan



>A lire :
Après, Fred Chichin est mort,
de Pascale Clarke.
Seuil, 196 pages, 15 €.

*Avec Johnny Dasolo,
François-Marie Banier
raconte deux amis
avec élégance, légèreté
et distance*



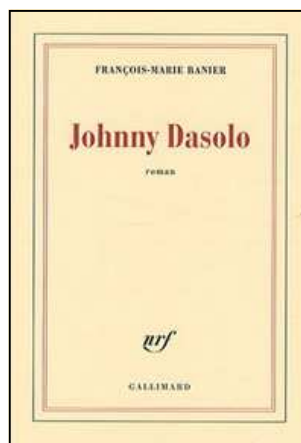
François-Marie BANIER : « Johnny Dasolo »

Voici un de ces textes qui a tout pour séduire. Sorti récemment sans tapage médiatique, *Johnny Dasolo* est donc le nouvel et septième « FMB »- nom de code de François-Marie Banier, écrivain hautement estimable que l'on avait découvert en 1969 avec un premier roman enthousiasmant, *Les Résidences secondaires*. Au fil du temps, en presque quarante ans, il a déjà posé les bases d'une belle œuvre avec, également, pièces de théâtre, photographies et peinture... François-Marie Banier est donc un polyvalent de l'art, de la culture- toujours avec élégance, légèreté et distance. Ainsi, *Johnny Dasolo*...

Bien sûr, quelques ronchons et habituels médisants vont trouver le texte en manque de consistance. Eh ! oui, chez Banier, on ne se regarde pas écrire autour de son nombril... Mieux : cet auteur sait écrire simplement une histoire. Simplement mais avec suffisamment de rythme, de cassures dudit rythme. Et quand il se met en tête de développer et réfléchir sur un thème aussi vu et revu que l'amitié, il sait emmener le lecteur dans des contrées encore peu (ou pas) visitées. « FMB » peut même glisser la notion de dominant- dominé dans cette liaison amicale entre Johnny Dasolo et Marcel Duchamp, le narrateur descendant du génial surréaliste qui a fait d'un urinoir une œuvre d'art... Et voilà le lecteur embarqué dans une histoire haletante, vertigineuse. On se dit vite que cette amitié-là est trop belle (et on espère qu'elle n'est pas vraie !). Donc, un lycéen adolescent fade et un brin naïf : Marcel Duchamp. Et puis, un jour, débarque Johnny Dasolo- lui, c'est un sacré pedigree : beau, riche, intelligent, fils d'un industriel italien fasciste (canons, avions Dasolo...), et il déborde d'idées, de projets. Aucun doute : Johnny est un chef, un leader. Il peut aussi pren-

dre ce qu'a l'autre- à Marcel, il prendra sa fiancée. La relation entre les deux ados puis les deux hommes sera faite de ruptures, de retrouvailles. Le décor change au fil des chapitres : l'Angleterre, New York, Lisbonne, la France, mais Marcel est sous le coup de la fascination. Pourtant, à tout coup, il se fait avoir par le beau manipulateur qu'est Johnny- séduisant mais toujours plus cynique : Marcel est sa chose. Il y a, tout au long des pages, une fine étude psychologique, glissée comme ça, l'air de rien, en creux du récit...

©Serge Bressan



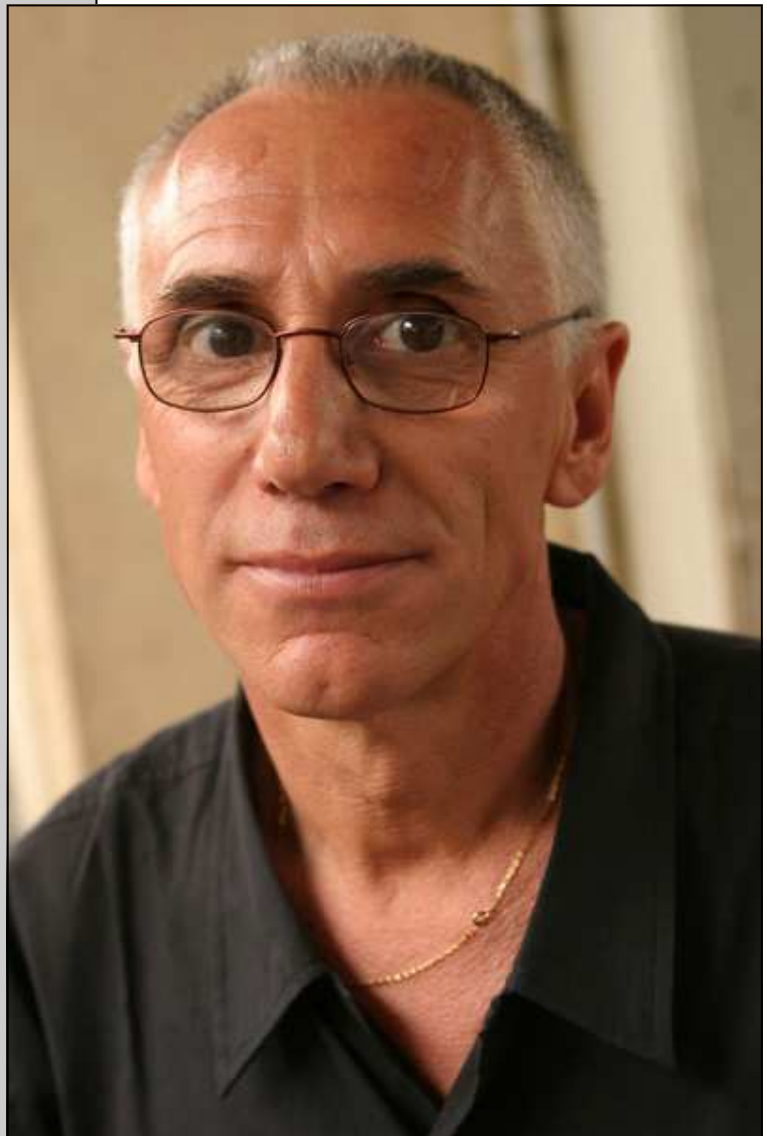
>A lire :
Johnny Dasolo,
de François-Marie Banier.
Gallimard,
162 pages, 15,50 €.

René FREGNI : « Tu tomberas avec la nuit »

Un roman autobiographique de René Frégni : c'est emporté, survolté, prenant, angoissant...

Dans ces pages, il y a de la tendresse... et du vitriol. Pour son onzième roman, René Frégni- figure de l'écriture à Manosque, Provence, crie sa colère, sa rage- peut-être même son désarroi et son écoeurément. C'est l'histoire d'un engrenage. Implacable. Bon, d'accord, Frégni n'est pas un ange et il a même fréquenté un truand du grand banditisme marseillais avec qui il a ouvert et co-géré un restaurant. Il y a des fréquentations qui, inmanquablement, causent problème. Ainsi, un jour, on se retrouve interpellé au motif d'une soi-disant affaire de blanchiment d'argent dans le restaurant qu'on a eu la « naïveté d'acheter avec un de ses anciens élèves d'atelier d'écriture aux Baumettes »... On se retrouve en garde à vue- qu'on qualifiera pour le moins de « terrifiante », qui va déclencher le harcèlement d'un juge répondant au nom de Second. Et ça ne s'arrête pas là dans ce roman signé René Frégni, un auteur qu'on connaît pour ses livres policiers et qui ne se cache pas pour dire et répéter qu'il y a roman autobiographique. « Un homme que je ne connaissais pas est entré ans ma tête et a tout balayé. Je ne trouve plus mes mots, j'ai perdu mon métier. N'importe qui peut entrer dans votre tête à tout moment et vous dévorer le cerveau... », prévient l'auteur qui sait de quoi il parle- c'est sa vie... Dans *Tu tomberas avec la nuit*, il y a du *Midnight Express*- c'est emporté, survolté, prenant, angoissant. Et la justice française, peu à l'honneur ces derniers temps, prouve là, une nouvelle fois, qu'elle est gravement malade. En haut lieu, saura-t-on écouter, entendre René Frégni ?

©Serge Bressan



>A lire :
Tu tomberas avec la nuit,
de René Frégni.
Denoël, 146 pages, 15 €.

Marion RUGGIERI : « Pas ce soir, je dîne avec mon père »

*Avec Pas ce soir, je dîne mon père,
Marion Ruggieri signe
un premier roman enthousiasmant.
Un nom à retenir !*

Elle arrive en hâte. S'excuse pour trois minutes de retard. Sourit. Parle sans esbroufe. Marion Ruggieri, 34 ans pour l'état-civil (« Je dis 33 ans, depuis toujours je me rajeunis d'un an, et je m'arrêterai à 37 ! »), fréquente ces temps-ci le Top 20 des ventes avec *Pas ce soir, je dîne avec mon père*. Un premier roman aussi enjoué que bouleversant, tout empli d'un ton vraiment personnel. Dans son histoire, elle n'a pas oublié une pincée de cruauté, une once de dépendance... Soit un père et sa fille. Lui, en pleine cinquantaine, vit en éternel ado et lance : « Question flirt, je me mets 19/20 ». Il a décidé de ne pas vieillir. Elle ne veut pas grandir- par amour pour son père. Inconsciemment, ogre magnifique, il va voler la jeunesse à sa fille. Rencontre avec Marion Ruggieri, une auteure qui pointe une société balancée entre jeunisme et immaturité

Pourquoi ce roman, maintenant ?

Ça faisait longtemps que je l'avais en bouche. Des années que j'avais l'histoire en moi. Mais dans la vie, il y a des moments pour chaque chose... Et puis, j'étais à la limite d'âge- il me fallait l'écrire avant qu'il ne soit trop tard. J'aurais probablement regretté de ne pas avoir écrit ce livre. Donc, je me suis contrainte. L'été dernier, j'ai eu un mois devant moi, j'étais seule, j'ai écrit...

Il y a eu de la souffrance à écrire ce texte ?

Je dirai, au contraire, que ça a été facile. Je l'ai écrit en un mois. Je n'avais pas de manuscrit, j'ai écrit directement à l'ordinateur, je n'ai pas fait de sortie papier, je l'ai enregistré sur une clé USB que j'ai donnée à mon éditeur ! Je n'ai même relu ce que j'ai écrit, mais pendant la rédaction, à chaque phrase, je me demandais : « Est-ce bien ? Est-ce le bon mot ? » Je sais rédiger un article pour un journal, mais le livre, c'est tout autre



chose. C'était une première pour moi, avec cette question qui revenait sans cesse : « Peut-on tout dire ? » L'exercice m'a paru très impudique, parfois obscène...

***Pas ce soir, je dîne avec mon père* est présenté comme roman. Pourtant, il transpire l'autobiographie...**

J'ai voulu une réflexion personnelle inspirée par des histoires vécues. Puis ce livre, je l'ai construit « à l'américaine ». Une fiche par personnage... J'avais quelque chose de très construit. Et à l'arrivée, plus qu'un roman, ça donne une fiction mêlée à

Suite page 11 .../...

>A lire :
*Pas ce soir,
je dîne avec mon père,*
de Marion Ruggieri.
Grasset,
226 pages, 16,90 €.



LES ROMANS

.../... Suite de la page 10

des choses intimes... Et puis, j'ai écrit ce livre vraiment parce que j'avais une idée. En toute humilité, j'avais l'impression d'avoir quelque chose à dire...

Au magazine *Elle* où vous travaillez, il y a un style, un ton dont bon nombre de vos « collègues de bureau » passés à l'écriture romanesque n'ont pas réussi à se débarrasser...

... très franchement, à aucun moment, je ne me suis posée la question de l'écriture. Ça faisait des années que j'avais l'histoire en moi, j'ai écrit ce livre, je l'ai fait, c'est moi... Il y a d'autres histoires en moi mais pour celle-là, il y avait une espèce de nécessité de l'écrire plus que les autres.

Ce père qui habite votre roman, on a envie d'être copain avec lui !

Ce livre est aussi une façon, pour moi, de lui dire des choses. De lui dire que je l'aime. C'est une histoire d'amour entre un père et une fille. C'est un couple avec tout ce qu'il y a d'incongru et de complexe.

Certains voient aussi dans le personnage le symbole de la génération des « soixante-huitards », de ceux qui ont fait Mai 68...

C'est une génération assez cool, elle cultive une espèce de cynisme... En fait, mon livre établit un constat : voilà une génération, celle née au carrefour des années 1940-50, qui ne ressemble à aucune autre. Mais la génération d'après, c'est encore pire !

On évoque aussi une société toute tournée vers le jeu-nisme...

Cette génération de l'après-guerre, elle est la première à avoir tout eu. Et on parle toujours des femmes, quand on évoque le jeunisme. Mais moi, ça m'intéressait de voir ce sujet à travers les hommes. Mon père, dans le livre, il a décidé de divorcer, d'avoir une vie sexuelle très active et en même temps, il a un job, il se tient au courant du monde qui l'entoure...

... et sa fille ?

Avec un père très ouvert d'esprit, elle compense comme elle peut... Ce n'est pas toujours évident avec un père qui, par exemple, lui présente sa nouvelle petite amie : une catholique pratiquante. Il avait juste oublié de lui dire que c'est une jeune fille de 17 ans- donc, bien plus jeune que sa propre fille !

Alors, oui, elle compense avec un fiancé de 50 ans parce que c'est sérieux, hyperrassurant.

Il y a quand même un rituel : le dîner hebdomadaire...

Dans ce dîner, il y a une espèce de débordement. On peut comprendre cette fille très éprise de son père- un type à qui on n'a rien à lui reprocher. Alors, comment on tue un type aussi sympathique ? Et la voilà qui devient la mère de son père... Elle slalome dans la vie, elle s'est mise dans la peau d'une nonne, elle a pris le rôle qui lui reste- celui de la « vieille petite fille ». Elle encadre son père, lui fait don de sa vie mais voilà, lui, il n'a rien demandé !

Avec ce roman, vous vous sentez maintenant écrivaine ?

Je ne me sens pas écrivaine... et j'aime bien ce que m'a dit un ami : « C'est en écrivant qu'on devient écrivain ». Alors, si mon livre fonctionne pas mal, c'est parce qu'il a, avant tout, un ton...

Propos recueillis par ©Serge Bressan

ET AUSSI...

> *French Manucure*, de **Géraldine Maillet**



L'une à la tête de sa petite entreprise, l'autre de sa famille nombreuse ; la troisième riche divorcée et la quatrième actrice ratée. Clarisse, Jeanne, Noé et Gab, amies de toujours, se retrouvent une fois par mois pour un dîner fantasque.

Trentenaires frustrées au bord de la crise de nerfs ou femmes combattives ? Siphonnées et craquantes à la fois, elles refont le monde, se déchirent, se consolent... Un jour, Gab annonce qu'elle écrit un scénario à partir de leur histoire. Là, ça vire immédiatement au drame. *French Manucure* est le septième roman de Géraldine Maillet, auteure entre

autres de *Presque Top Model*. Flammarion, 256 pages, 18 €.

> *Le grand méchant père*, de **Rosette**

En Normandie, au bord de la mer, au cœur des années 1960, une petite fille conte, entre la tendresse et l'effroi, l'histoire d'un père violent, alcoolique et un peu sorcier.

Extrait : « Je ne sais pas si mon père fut dupe de ses mensonges, comme il nous arrangea bien de l'être, mais il avait tant de fois répété ce rôle d'enchanteur où il s'interrompait. Cette fiction devait sans doute le distraire de lui-même et de toutes ces misères ».

Née à Cherbourg, Rosette est actrice et réalisatrice, a joué au théâtre, à la télé et au cinéma. *Le grand méchant père* est son premier roman.



Grasset, 142 pages, 10,90 €.

> *La mère qui voulait être femme*, de **Maryse Wolinski**

Une journée particulière. Ancienne violoniste célèbre, Marta fête ce soir-là ses 90 ans. Cécile, sa fille, prépare la réception et Esther, sa petite-fille de 30 ans, s'apprête à donner un solo de violon pour l'occasion.

Au fil des heures, alors que la soirée approche, les trois femmes replongent dans leurs souvenirs. Vie flamboyante ou égarée, abandon, trahison, plaisir et chagrin... A travers ces regards croisés se révèlent progressivement trois cheminements dont la singularité vient se briser sur le même secret. Et la même Histoire.

Seuil, 226 pages, 17 €.



Michel QUINT : « Une ombre, sans doute »

Le nouveau roman de Michel Quint est arrivé en librairie. De l'histoire d'un héros ambigu et qui reconnaît ses faiblesses, il a écrit Une ombre, sans doute- un texte déjà indispensable



Evidemment, le Nord, ces temps-ci, c'est un film maelström. Un film qui titille, côté box-office, le score vertigineux de *Titanic*... Et puis, autrement plus discret, il y a un autre Nord. Celui de Michel Quint. Un Nord qu'il dessine avec élégance et ambiguïté dans *Une ombre, sans doute*. Voilà un roman comme on les aime. Un roman à offrir à tous ses amis, proches ou lointain. Parce qu'une fois encore, on a là une leçon d'écriture pour une histoire emplies d'anecdotes, d'un soupçon de nostalgie, d'énormément de compassion et d'empathie. Juste en passant, on rappellera que Michel Quint, 59 ans, né dans le Pas-de-Calais et citoyen de Roubaix, est un bon auteur de polars et surtout d'un texte délicieux, *Effroyables jardins* (paru en 2000, traduit dans dix-huit pays, adapté au théâtre et au cinéma par Jean Becker)...

Voilà pour la toile de fond. On approche. Un livre dédié à « mes parents, Jean Quint et Renée Leprêtre, qu'ont cru pouvoir vivre sans rêver ». Une citation-extraite d'un poème de Robert Desnos : « Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante et me gouverne depuis des jours et des années, je deviendrais une ombre sans doute... » Et c'est parti- le narrateur prévient, fils voyageur, exilé volontaire : « Nous sommes tous des monstres issus de cataclysmes anciens. Moi autant que quiconque, je le sais désormais ». Une ombre, sans doute, dit-il... Et c'est le retour du narrateur dans

un village du Nord. On apprend que ses parents se sont suicidés, il en ignore la raison. Pour tenter d'en connaître les causes, il plonge dans le passé.

Deuxième Guerre mondiale, les parents se sont rencontrés voilà peu. C'était le temps des ateliers de couture où les couturières chantaient, aimaient. Pleuraient aussi leurs êtres chers mais disparus à jamais. Bien sûr, il faut oublier cette guerre, cette maudite guerre. Noirceur de l'époque. Mais peut-on rêver ? Peut-on seulement imaginer qu'on pourrait rêver ? Et puis, lors d'une visite à la mairie, le narrateur découvre un détail troublant sur un document : George, son prénom, est écrit le « s » final... Pourquoi ?

Et, dans son récit, il remonte à 1936. Cet atelier de couture où travaillait sa mère Valentine. Ce bal où elle dansa avec un homme prénommé Paul, qu'elle épousa un peu plus tard... Passé, présent, les passerelles et ponts sont nombreux- Michel Quint, maître-écrivain, sait les enjamber. Avec jubilation, toujours. Avec poésie, aussi. Avec éclat dans l'écriture-exemple : « Je suis assis à la table d'une chambre d'hôtel, dans le cri des mouettes, face à la mer qui bourlingue à peine, le couvre-lit est à fleurs, les murs chauffés entre des colombages. L'endroit n'est pas anodin pourtant, possible que j'ai été conçu ici, et la fenêtre est ouverte sur des souvenirs qui ne m'appartiennent pas. Inutile d'écrire, ni même de parler. Tout à l'heure sûrement, quand j'aurai

renoué les fils. Juste je laisse la brume d'horizon esquisser des silhouettes, qui s'épaississent et marchent sur les flots, vers moi ».

Narrateur à la mémoire filante, il s'aventure dans les labyrinthes du passé, dans les méandres des mensonges et des fauxsemblants. Et ce Rob, cet espion anglais caché dans la ferme parentale, quel a été son rôle dans toute cette histoire ? Une ombre, sans doute... Dramas troubles, rancœurs, passé recomposé d'une période furieusement manichéiste... Et encore, et toujours, ce style de Michel Quint- quasiment une peinture au couteau. Dans ses lignes et ses mots, il y a de la chair. Et aussi des mystères. Recouverts d'un voile. Se devine alors une ombre. Sans doute...

©Serge Bressan

>A lire :
Une ombre, sans doute, de Michel Quint.
Editions Joëlle Losfeld,
210 pages,
16 €.



LES ROMANS

Dix-sept nouvelles pour dix-sept destins ordinaires. Une histoire d'amour(s), toujours : c'est
Combien de fois je t'aime,
le nouveau et très réussi livre de Serge Joncour

La légende biographique nous assure qu'il a exercé divers métiers. Maître-nageur, livreur de journaux, cuisinier, rédacteur publicitaire, il aurait aussi voyagé d'île en île. Puis Serge Joncour s'est posé. S'est consacré à l'écriture. Après sept livres dont les remarquables *UV*, *L'Idole* ou *Que la paix soit avec vous*, il nous revient avec le très réussi *Combien de fois je t'aime*. Un recueil de dix-sept nouvelles pour dix-sept destins ordinaires. Une histoire d'amour(s), toujours. Parce qu'on n'en finit jamais d'aimer... Chez Joncour, on se cherche. On se croise, on se trouve, on se manque. C'est la vie qui va... Et le voilà, l'air de rien, plume au vent, affûtée et précise, sans le moindre effet gratuit, qui décortique les relations humaines. Ce qui intéresse Joncour, ce qui le nourrit, c'est nous-mêmes. Observateur fin et discret, il saisit la moindre fêlure, la moindre brisure, la moindre blessure. Dans les textes de cet auteur, pas d'humain faible ou vil- non, simplement ordinaire. Vous, moi, nous... Comme, par exemple, ces deux personnages qui correspondent par mail depuis des semaines et qui se sont donné rendez-vous pour ce soir. Comme ces deux autres qui, depuis dix ans, se voient tous les jours sans qu'il ait été envisagé une seule fois de se toucher. Comme cette femme qui n'embrasse pas- sauf si elle mord... Comme tous ces gens qu'on croise, on trouve, qu'on manque un jour ou l'autre, ces gens réels ou rêvés avec un dénominateur commun : l'amour... Ce sont dix-sept nouvelles, dix-sept chapitres au titre toujours précis et tentant : « L'amour moderne », « La goutte de sang », « Se perdre c'est déjà ça », « Ce soir je rentre » ou encore « Dix mois après ce 10 mai-là, 81 ». Tranches de vie, tranches d'amour...



Serge JONCOUR : « Combien de fois je t'aime »

L'amour en question- tout en délicatesse, en mélancolie, en (dés)espoir... Là, dans les pages *joncouriennes*, on hume un air semblable à celui proposé par Raymond Carver. Mièvrerie et sentimentalisme ont été remisés au placard des perturbés- là, dans *Combien de fois je t'aime*, on flotte dans l'universel, cette sphère où tout le monde respire le même air. Alors, avouons-le, nous pouvions craindre le pire avec le projet de Joncour- de l'eau de rose, de la guimauve, du bon sentiment dégoulinant, on en connaît des auteurs qui plongent sans gêne dans ce qui n'est que littérature de tête de gondole pour grandes surfaces et gares ferroviaires... Défilent aussi ces autres, cette femme insaisissable qui laisse son amant à distance en se cachant derrière un numéro de téléphone portable ; ce couple marqué par l'enfant qu'il n'a pas eu- demeure juste un souvenir d'une émotion ; cet homme, tellement seul ce soir-là, qui détaille un par un les numéros de son portable- la mémoire de

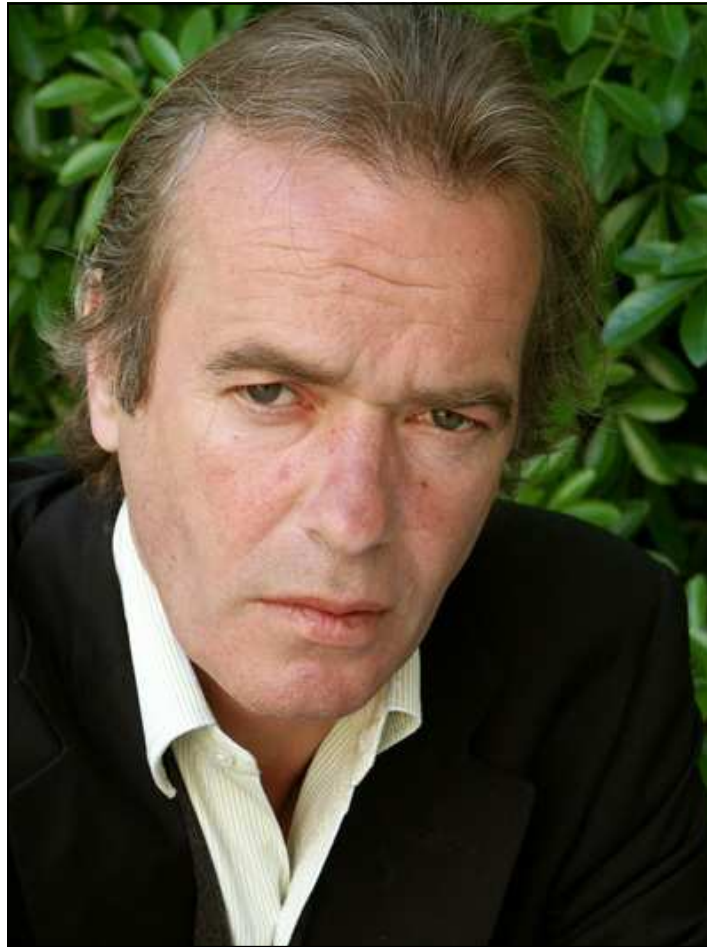
sa vie est là, dans le creux de sa main... Et puis, dix-septième et ultime histoire d'amour de *Combien de fois je t'aime* : « Cette main de moi qui tremblait ». Soixante ans de vie commune, la décision de se quitter, de se séparer- et soudain, cette main de l'homme qui tremble lors d'un de ces dîners qu'ils prennent ensemble tous les deux mois. La maladie arrive, insolente, pernicieuse- la mort n'est pas loin. Il dit : « Ce soir on rentre en couple potable, avec l'idée de se mettre au chaud, de manger un bout pourquoi pas, elle parle de me préparer quelque chose. Ce soir tout ce qui me mobilise, c'est le désir opiacé de ne pas bouger ». Un peu plus tard : « Elle rassemble ses affaires dans son sac, alors je me dis que je vais lui proposer de nous faire un petit café, non un déca plutôt, oui bien sûr, un déca, histoire de faire durer un peu. Et puis finalement, c'est une toute autre phrase qui m'échappe. -Tu restes dormir ? »

L'amour à mort... Parce que, quand il blesse, l'amour laisse des cicatrices qui ne ferment jamais...

©Serge Bressan

>A lire :
Combien de fois je t'aime, de Serge Joncour. Flammarion, 218 pages, 18 €.





Martin AMIS : « La Maison des Rencontres »

*Avec Martin Amis-
l'un des meilleurs
auteurs britanniques,
un voyage au pays du goulag*

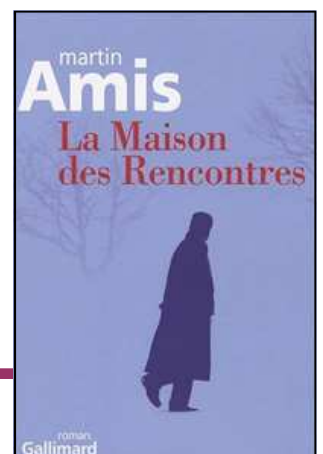
Voici un auteur, l'Anglais Martin Amis, qui pour le moins fait débat ! Il a ses fans- et des détracteurs qui l'attaquent sauvagement, le qualifiant de « trop médiatique romancier » ou d' « écrivain assez médiocre ». Qui croire ? Certes, avec son précédent texte (*Chien jaune*), il n'avait pas vraiment brillé mais là, avec *La Maison des Rencontres*, il revient en force.

Faut-il dire que nous avons, dans les mains, son meilleur livre à ce jour ? Sa lecture autorise une telle affirmation. Sûrement parce que Martin Amis a visé haut, plaçant la barre à une hauteur de record du monde- c'est-à-dire celle établie par les grands romans russes...

N'en déplaise aux grincheux qui l'accusent d'avoir pompé Soljenitsyne, Amis a du fond quand il écrit. Il n'est pas sprinter, sa prédilec-

Suite page 15 .../...

>A lire :
La Maison des Rencontres,
de Martin Amis.
Traduit par
Bernard Hoepffner et
Catherine Goffaux.
Gallimard,
290 pages, 19,50 €.



.../... Suite de la page 14

tion c'est la longue distance même s'il n'accumule pas les pages et les pages. En moins de trois cent pages, il réussit à emmener son lecteur dans un vertige. C'est lyrique et pudique, une histoire de frères amis- ennemis écrite par Amis ! C'est aussi intelligemment construit, un texte comme *La Maison des Rencontres*...

Donc, deux frères. Ils étaient amoureux de la même femme : Zoya, délicieusement libre et sensuelle. Deux frères, le narrateur et son jeune frère Lev au goulag- au cœur des ténèbres. C'était en 1946 dans l'URSS du « père du peuple », Joseph Staline... L'horreur et l'aberration d'un système concentrationnaire... Cauchemar, grisaille, humidité- il a fallu y survivre à cet univers où la « population » se composait de « bouffeurs de merde », de « porcs », de « chiennes », où « les gens ne mouraient pas comme des mouches. C'étaient plutôt les mouches qui mouraient comme des gens ». Et Amis, avec un art maîtrisé de l'auscultation de l'insoutenable, de préciser : « Au moment de l'arrestation, on se sent déjà à moitié disparu. En prison, on est une ex-personne, et déjà mort. Au camp, on est presque certain de n'avoir jamais existé »...

Grand saut en avant- point de chute soixante ans plus tard, en septembre 2006. Et après la mise en bouche avec les soixante-dix pages de la première partie, on se retrouve à nouveau en Sibérie. Le narrateur, maintenant 85 ans, riche et misanthrope, revoit son passé. Tristesse, sarcasme, rire glacé avec un homme qui, voilà longtemps, a perdu la femme qu'il aimait- prise par son frère...

Ce jeune frère Lev, « je le reconnus immédiatement, dans la foule et de loin, parce qu'un frère, bien plus éloquemment qu'un enfant, déplace une quantité d'air bien précise. Un enfant grandit, tandis que ses parents restent statiques dans l'espace. Entre frères, c'est toujours le même écart ». D'un côté, l'idéaliste, de l'autre, le cynique... Ultime magie de cette *Maison des Rencontres* : on entend, dans les mots de Martin Amis, les gémissements d'une Russie d'hier et d'aujourd'hui, qui demeure « le pays du cauchemar. Et toujours le cauchemar à rallonge. Toujours le plus talentueux des cauchemars ».

Pour fond de décor en noir et blanc, de la mélancolie et de la tristesse...

©Serge Bressan

Matt REES : « Une tombe à Gaza »

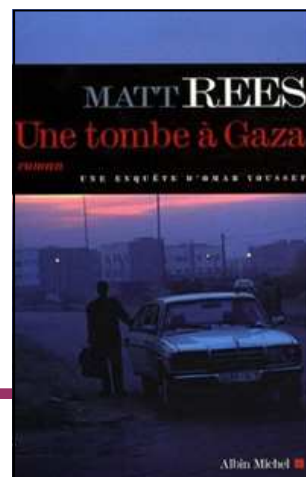


Un premier roman, *Le Collaborateur de Bethléem*, paru en VF l'an passé et d'entrée, le Britannique Matt Rees s'imposait parmi les grands du polar. Chef du bureau de l'hebdo américain *Time* à Jérusalem jusqu'en 2005, il confirme cette année avec *Une tombe à Gaza*, sobrement sous-titré « Une enquête d'Omar Youssef »... Pour Rees, « le journalisme est une formule de la réalité, pas la vraie réalité »- ce qui l'a amené à fictionner la société palestinienne. Les Israéliens sont quasiment absents. Par contre, il y a Omar Youssef. Ah ! cet Omar Youssef qu'on a découvert dans *Le Collaborateur*... : voilà un personnage atypique et charismatique. Cette fois encore, professeur d'histoire de 56 ans dans une école des Nations unies à Bethléem reconverti en enquêteur citoyen malgré lui. Il n'est ni journaliste ni policier ni détective, il symbolise la droiture de l'homme face au chaos du monde, il risque sa peau chaque jour, chaque nuit, entouré qu'il est de chefs mafieux, de miliciens bas du front, de policiers évidemment ripoux. C'est bien là la force et le talent de Rees : jusqu'alors, les polars emmenaient leurs lecteurs à New York, Paris, Moscou ou encore Bangkok. Avec un héros quasi anti-héros attaché à l'honneur, la dignité et la justice, là, on plonge au Proche-Orient. Dans la bande de Gaza. La violence est là, omniprésente. La corruption, le chantage aussi. Dans Gaza-la-maudite, jamais il ne faut se fier aux apparences et Omar Youssef le sait. On entend les tirs incessants, on n'ignore rien des kidnappings ni de la guerre des services avec deux officiers pas très clairs. Matt Rees nous donne aussi un trafic d'armes, l'islamisme très présent, de la torture et des assassinats... Détaché des contingences du journalisme, l'auteur peut promener son héros et tous les autres personnages dans la société palestinienne. Et il le fait avec grand talent !
©S.B.

>A lire :

Une tombe à Gaza,
de Matt Rees.

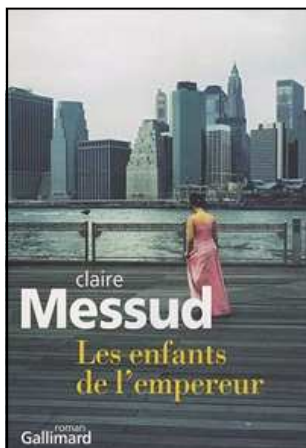
Traduit par Guillaume Marlière.
Albin Michel, 386 pages, 19,90 €.



Claire MESSUD : « Les enfants de l'empereur »



*Les attentats à New York et Washington font matière à roman.
A preuve : Les enfants de l'empereur de l'Américaine Claire Messud*



>A lire :
Les enfants de l'empereur,
de Claire Messud.
Traduit par
France Camus-Pichon.
Gallimard, 610 pages, 25 €.

La littérature de l'immédiat... La tragédie au fil des pages... Ces temps-ci, les attentats du 11-Septembre 2001 à New York et Washington sont toile de fond et décors, voire même sujet principal de livres venus des Etats-Unis. Non pas des essais historiques mais des romans. Ainsi, *Les enfants de l'empereur* écrit par Claire Messud, écrivaine de 42 ans, née d'un père français et d'une mère américaine, repérée en 2001 pour *La Vie après*. La voilà donc de retour avec *Les enfants de l'empereur*, retenu parmi les dix meilleurs livres de l'année 2006 par *The New York Times*. Dans ce texte dense et compact, on se retrouve à Manhattan au début 2001. Là, vivent trois trentenaires- leur amitié est née à l'université, et aujourd'hui, ils sont pris dans l'inférieur jeu de balance de la vie, entre le rêve et la réalité. Donc, Marina- apprentie journaliste, elle est la fille de Murray, membre hautement influent de la culture new yorkaise ; Danielle- qui reconnaîtra ses compétences professionnelles, et Julius- gay et journaliste pigiste, il aspire à se caser mais n'y arrive pas. Arrive, à proximité de ce trio, Ludovic séduisant et Bootie, l'idéaliste de 20 ans. Pour cette fresque romanesque, Claire Messud a choisi New York pour décor- là, ça palpète, ça grouille de vie mais l'épilogue tragique des attentats du 11-Septembre 2001 est, entre toutes les lignes, annoncé. Certains ont voulu voir dans *Les enfants de l'empereur* un simple roman générationnel, un tableau de mœurs : ce livre est bien plus que cela, même s'il souffre de quelques longueurs, de quelques superficialités... Dans les mots de Messud, il y a de l'amplitude, de la superbe- avec une belle aisance, l'auteure jongle avec les points de vue, les trajectoires individuelles et collectives et une ville étouffée par son narcissisme. Mais, et là on doit admettre qu'elle n'y parvient pas totalement, Claire Messud a aussi voulu emplir son roman d'une certaine intemporalité tout en ne souhaitant pas injecter une morale moralisante : l'entreprise était énorme, il a manqué presque rien pour qu'elle soit réussie totalement...

©Serge Bressan

Maggie GEE : « Ma bonne »



Par manque d'argent, Mary Tendo— d'origine ougandaise, a dû abandonner sa licence de lettres pour devenir de ménage dans une maison

cosmopolite londonienne. Pendant huit ans, elle a travaillé pour Vanessa Henman, écrivaine, professeure de littérature à l'université et mère divorcée. Peu à peu, elle a tissé des liens très forts, quasi maternels, avec Justin, le fils de Vanessa. Et puis elle est rentrée à Kampala où elle mène une existence tranquille.

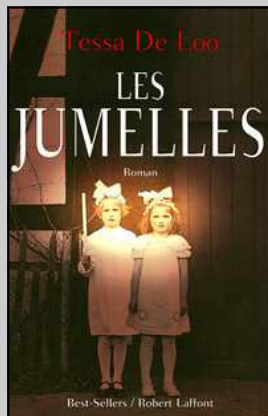
Jusqu'au jour où elle reçoit une lettre de Vanessa qui lui demande de revenir à Londres s'occuper de Justin, à présent âgé de 20 ans et souffrant de dépression. Mary accepte. Mais à la grande surprise de Vanessa, c'est une autre femme qui réapparaît. Toujours drôle et maternelle, mais désormais autonome et ambitieuse, rêvant d'écrire à son tour. Les rapports de force entre les deux femmes changent insensiblement et la tension monte jusqu'à la confrontation, une nuit d'hiver sur une route enneigée.

Un roman incisif, drôle et fin sur le subtil équilibre du pouvoir entre deux femmes. De l'Afrique à Londres, deux portraits mordants par une auteure qui a déjà publié dix romans en Grande-Bretagne et dont le nom apparaît régulièrement sur la liste de tous les prix, outre-Manche. *Ma bonne* est le premier livre de Maggie Gee à paraître en V.F.



>A lire:
Ma bonne,
de Maggie
Gee.
Traduit par
Anouk
Neuhoff.
Belfond,
374 pages,
21 €.

ET AUSSI...



>Les Jumelles, de Tessa De Loo

Pas moins de quatre millions d'exemplaires vendus aux Pays-Bas et en Allemagne, distingué comme l'un des *1001 livres qu'il faut avoir lu dans sa vie*, porté à l'écran et nommé aux Oscars, *Les Jumelles* est un livre bouleversant d'humanité. Le texte de la Néerlandaise Tessa De Loo paraît enfin en VF, quinze ans après sa sortie aux Pays-Bas... Et très vite, le lecteur est subjugué par la beauté de la langue de l'auteure. Ainsi, dans les années 1990, Anna et Lote Bamberg— deux jumelles allemandes que la guerre a séparées cinquante ans plus tôt, se retrouvent par hasard dans une station thermale. Au crépuscule de leur vie, les deux vieilles dames revisitent ensemble leur passé et cherchent désespérément à renforcer ce lien ténu qui les relie encore. L'Histoire s'est chargée de les placer dans des camps opposés: l'une a grandi en Allemagne et épousé un SS, l'autre a été élevée aux Pays-Bas et son fiancé est mort en déportation...

Traduit par Hélène Papot. Robert Laffont, 434 pages, 21 €.



>L'ange de Whitechapel, de Jennifer Donnelly

Retour de Jennifer Donnelly, l'auteure américaine qui l'on doit *L'Insoumise* (2004) et *La Rebelle* (2005). Avec *L'ange de Whitechapel*, elle propose un voyage à l'aube du 20ème siècle. Directions: des bas-fonds de Londres aux côtes de la Californie en passant par les réserves naturelles du Kenya. Une saga historique, un tourbillon d'aventures et de passions— l'ensemble porté par un souffle romanesque. Et l'on croise, au fil des pages, India Selwyn Jones, une jeune aristocrate qui, diplômée de médecine en poche, va se consacrer aux pauvres de Whitechapel; Sid Malone, le célèbre gangster, et sa sœur Fiona Finnegan; le politicien véreux Freddie Lytton... Et India va de l'avant— rien ne pourra l'empêcher d'accomplir ce que le destin a dessiné pour elle. Magnifique, elle va combattre la misère. Et se lancer dans un grand voyage semé d'embûches et de drames...

Traduit par Florence Hertz. Belfond, 674 pages, 22,50 €.



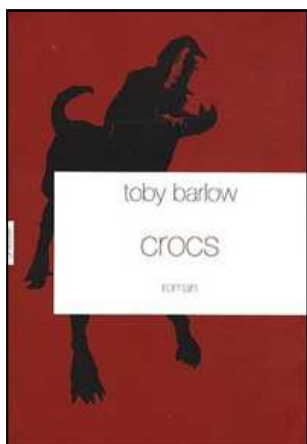
>Un âge irresponsable, Lavinia Greenlaw

Comme les membres de nombreuses familles, les Clough ne sont pas faits pour s'entendre. Entre eux, les scènes de la vie ordinaire, les réunions de famille tournent le plus souvent à l'aigre avec des échanges verbaux au moins sarcastiques, quand ce n'est pas cruels... Juliet, qui éclipse les autres personnages, s'engage dans une histoire d'amour infernale avec Jacob— un prof déjà marié. Cette quête d'amour va rejaillir sur l'ensemble de la fratrie mais chacun va poursuivre son chemin— et qu'importe les retombées si souvent dévastatrices de ses actes. Auteure britannique née à Londres en 1962, Lavinia Greenlaw a été influencée par Virginia Woolf— et ouvre *Un âge irresponsable* par une citation extraite de *La Chambre de Jacob* de la grande Virginia: « Alors, bien sûr, il n'y avait plus qu'à partir »...

Traduit par Florence Lévy-Paolini. Editions Joëlle Losfeld, 322 pages, 21,50 €.

Toby BARLOW: « Crocs »

*Avec Crocs-
son premier roman,
l'Américain
Toby Barlow
débarque en écrivain
généialement barré*



>A lire :
Crocs,
de Toby Barlow.
Traduit par Brice Matthieussent.
Grasset,
386 pages, 18,90 €.

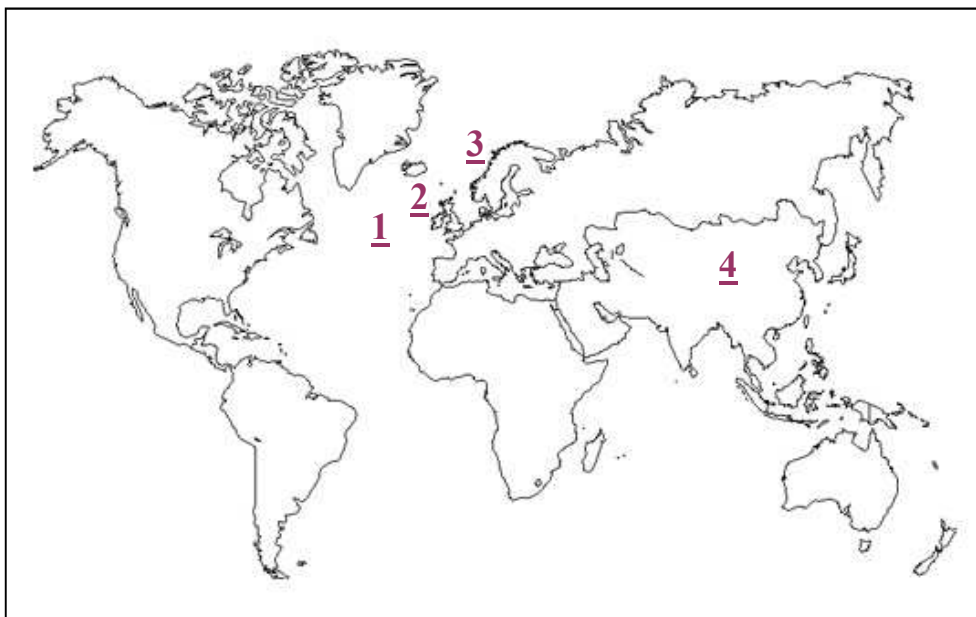


Citant le poète américain Robert Frost : « La poésie est une manière de saisir la vie à la gorge », Toby Barlow prévient d'entrée son lecteur. Avec *Crocs*, son premier roman, bienvenue chez les secoués, les déments, les dingues et les paumés ! Barlow, c'est le concurrent le plus sérieux de Chuck Pahlaniuk et son livre *Peste* (voir *SB-Livres!* n°12 / 15 janvier 2008) pour le titre de l'auteur le plus génialement barré... Vous voilà donc prévenus, on est en sacrée bonne compagnie avec ce Toby Barlow, jusqu'alors créatif dans une agence de pub de Detroit et auteur de courts textes publiés dans la revue *n+1*.

La presse US, l'an passé, y est allée de multiples éloges- faisant de *Crocs* un livre phénomène. Il y a de l'étrange, de la tendresse, du sexy et de la cool attitude dans les mots de Barlow. Mais pas seulement tout cela- aussi une belle originalité. Plongée dans Los Angeles avec des hommes qui se croisent, se flairent. Au crépuscule, ils se transforment en chiens sanguinaires :

ils descendent d'une ancienne race de loups-garous, se sont adaptés à la ville des anges. Et quand la guerre des gangs y fait rage, les meutes s'affrontent. Il y a carnage, personne ne peut l'empêcher et encore moins l'arrêter. Avec une maîtrise rare, Barlow met en scène un jeune chômeur, Anthony Silvo. Il vient de trouver un job : attrapeur de chiens dans un dispensaire pour animaux. Le type qui l'a précédé a disparu- mystérieusement. Et nous voilà embarqués dans un monde parallèle avec gangs, commerces illégaux et assassinats... On va apprendre que chaque tribu compte une douzaine de mâles pour une seule femelle, qui s'offre à chacun d'entre eux en récompense. Et quand Anthony tombe amoureux d'une de ces femelles, il est embringué dans un univers qui le dépasse. Toby Barlow a réussi le grand mix de la littérature mondiale, mêlant follement conte, érotisme, légende urbaine, tragédie shakespearienne et polar ! *Crocs*, un livre qu'on dévore sans modération aucune...
©Serge Bressan

LES LETTRES DU MONDE



1–Salman RUSHDIE Le 40ème Booker Prize sera décerné le 10 juillet prochain lors du Festival de littérature à Londres. Salman Rushdie est donné favori : l'auteur des *Versets sataniques* (paru en 1988), menacé de mort par une fatwa de feu l'imam Khomeini a la faveur des « bookmakers ». Pour la société William Hill, sa cote est de 6 contre 4 : « Salman Rushdie est le favori évident puisque son roman et lui sont devenus, dans le monde littéraire, l'équivalent de *Sergeant Pepper*, l'album des Beatles », explique un porte-parole de la société de pari. Les autres nommés pour ce 40ème Booker Prize : les Sud-Africains Nadine Gordimer et J.M. Coetzee, l' Australien Peter Carey et les Britanniques Pat Parker et J.G. Farrell.

2– Geri HALLIWELL L'ex-Spice Girl, 35 ans, s'est reconvertie dans la littérature pour enfants. Ce mois-ci, elle publie le premier d'une série de six li-

vres avec les aventures d'Ugenia Lavender, petite fille malicieuse et vive. Pleine d'ambition pour ce personnage, Geri Halliwell estime qu'Ugenia témoignera « de ce que c'est qu'être jeune... » Et d'ajouter : « Elle est urbaine, fantasque et a le sens de l'humour, mais par-dessus tout, elle sait faire la différence entre le bien et le mal. Je crois qu'Ugenia pourra conquérir le monde et j'espère vraiment qu'elle plaira aux gens autant qu'elle m'a conquise. »

3– Doris LESSING A 88 ans, Doris Lessing, prix Nobel de littérature 2007, pense qu'elle ne risque pas d'écrire un nouveau roman de grande ampleur. Recevoir ce prix prestigieux a été une « sacrée catastrophe », explique celle qui a écrit plus de 50 romans, recueils de nouvelles, journaux et autres pièces de théâtre. Et d'ajouter : « Tout ce que je fais est d'accorder des interviews et de me faire prendre en photo ». Auteure de,

entre autres, *Le Carnet d'or* publié en 1962 et devenu livre-culte des féministes, elle dit encore : « Ça s'est arrêté, je n'ai plus aucune énergie. C'est pourquoi je dis à tous ceux qui sont plus jeunes que moi : ne vous imaginez que ça durera toujours. Servez-vous en tant que vous l'avez, parce que ça s'en ira, ça glisse comme de l'eau par un trou d'écoulement ».

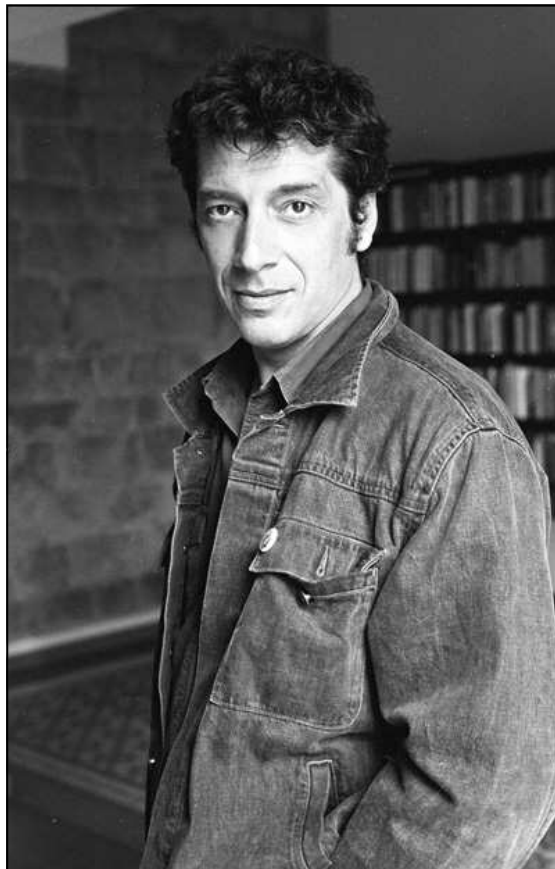
4– MA JIAN Il a quitté la Chine en 1997 pour l'exil. L'Europe. Il s'est posé à Londres où il publie ce mois-ci son nouveau roman, *Beijing Coma* (Editions Chatto & Windus, £17.99). En contrepoint de la propagande de Pékin dans cette période d'avant-Jeux olympiques, il précise sa démarche : « Tout ce qui entoure le massacre de Tiananmen en juin 1989 a été effacé de l'Histoire par les autorités chinoises... Je crois que le pouvoir de la littérature est plus fort que celui de la tyrannie ».



(De gauche à droite) JM Coetzee, Geri Halliwell, Doris Lessing, Ma Jian

LE COUP DE COEUR -----

Sandro VERONESI : « Chaos calme »



Avec Chaos calme, à la perfection, l'Italien Sandro Veronesi manie l'art du contre-pied



A lire :
Chaos calme,
de Sandro Veronesi.
Traduit par Dominique Vittoz.
Grasset, 514 pages, 21,90 €.

Voici la nouvelle sensation de la littérature italienne ! De *Caos calmo*, Sandro Veronesi a vendu 600 000 exemplaires- et scandalisé le Vatican... Le livre est arrivé en VF, c'est *Chaos calme* : au fil des pages, il y a de la vie est belle, du bonjour tendresse, le tout habillé du spectacle du monde- et naturellement, le cinéma n'est en reste puisque l'adaptation d'Antonello Grimaldi a été présentée, avec Nanni Moretti dans le rôle principal, lors du Festival de Berlin en février dernier. Récompensé par le prestigieux prix Strega (l'équivalent italien du Goncourt) et le prix Méditerranée étranger, Veronesi lance son livre sur les chapeaux de roue : son héros, Pietro

Palladini, est sur une plage et sauve une femme de la noyade- il n'y aura aucun merci de la famille ; il rentre chez lui, déçu par l'ingratitude- et trouve sa femme (toujours belle et bronzée) immobile, une crise cardiaque l'a terrassée. L'amour, la mort... Et dire que Lara est partie à jamais le jour où elle allait épouser Pietro qu'elle aimait depuis douze ans et avec qui elle avait Claudia, une fille de 10 ans... Le danger d'un tel début : la grande plongée dans le mélo, dans l'empathie, dans le pathos. Mais Veronesi a du talent- et de son héros, ce Milanais quadragénaire et directeur de télévision qui baigne dans un chaos calme, il va faire un type prêt à exploser

à tout moment. Une bombe humaine... Imaginez ce type bien sur lui qui trouve refuge dans sa bagnole devant l'école de sa fille. De là, il ne bouge plus, on le consulte, il reçoit des névrosés, des attachants, des fantasques comme cet amateur de mails écrits en police Arial ou cette secrétaire célibataire à l'expression effrayée. Mieux : on vient lui faire part de ses souffrances. On va à Pietro non pour gagner ou perdre, seulement pour être dans le juste. Il y a aussi dans ces pages un peu de sexe (avouons-le, pas avant la page 386 !), du sentiment opiacé, du chagrin épique et surtout un deuil impossible... Vraiment, le chaos est calme ! ©Serge Bressan

Copyright 2008 SB-Livres ! - ©Serge Bressan
Pour toute reproduction (totale ou même partielle), prendre contact avec :
sblivres@free.fr